

NOTES

OBSERVATIONS ET ANECDOTES
SUR L'UTILISATION DES GOEMONS OUESSANTINS

Voici quelques dizaines d'années, je marchais de compagnie avec un Ouessant in âgé lorsque nous passâmes au bord d'une grève d'accès facile, où sur des galets s'étaient entassés des goémons d'épave sur un demi-mètre d'épaisseur. C'était l'époque où la superficie des cultures à Ouessant diminuait chaque année dans des proportions importantes. Je lui faisais remarquer l'abandon d'une source facile d'engrais lorsqu'il me répondit que ces algues ne valaient rien. Sceptique dans mon ignorance et me basant sur l'aspect extérieur des goémons j'insistais, persuadé que comme amendement on devait pouvoir en tirer quelque chose. Il me dit avec assurance que ce goémon ne valait pas la peine ou la dépense du transport aux champs proches.

Depuis, en amateur, je me suis intéressé à la culture. J'ai appris à reconnaître les algues les plus utilisées par leur nom et leur valeur. J'ai lu un opuscule de H. VERDIE (1) où des directives et des résultats intéressants étaient notés. Ainsi il ressort d'analyses et d'études faites par M. VINCENT, alors Directeur de la Station agronomique du Finistère, que les algues arrachées par la tempête des roches sur lesquelles elles vivent subissent en peu de temps des pertes importantes de leurs constituants.

Flottant en surface hors de leur biotope, ces goémons sont lavés par les mouvements incessants du clapot ; ils perdent ainsi par osmose les sels internes chargés de sels minéraux qui se dissolvent dans le milieu ambiant où ils absorbent en remplacement de l'eau de mer.

Des expériences en laboratoire ont démontré que des Laminaires digitées cueillies sur la roche, puis lavées à l'eau de mer pendant deux jours avaient subi une perte de poids de 60 g par kg d'algue fraîche. Lavées à l'eau douce pendant trois jours, la perte était de 136 g. A ce stade, il ne reste que la structure végétale apte à donner un peu d'humus et des résidus d'engrais.

La composition chimique des algues est très variable d'une espèce à l'autre et aussi dans un même genre de telle façon que *Laminaria Cloustoni* est dix fois moins pourvu de P2 O5 que *Laminaria saccharina*.

Les résultats d'analyse montrent que les meilleurs engrais sont fournis par les *Fucus* — en particulier par le *Fucus dentelé* (*F. serratus*), le plus riche en azote — auxquels on doit ajouter l'*Ascophyllum nodosum* et le *Laminaria saccharina*, très riche en sels alcalins. Ces *Fucus* poussent en touffes jointives hautes de 50 cm à un mètre (*Fucus vesiculosus*) ; ils recouvrent en tapis continu les fonds rocheux plats où on peut les cueillir à basse mer de marée moyenne. Les Laminaires ne sont accessibles qu'aux grandes marées de printemps et d'automne.

Les Laminaires à grand développement foliacé fournissent des cendres à haute teneur d'iode et de brome ; elles sont moins intéressantes comme engrais que les *Fucus*, sauf la Laminare sucrée. Leur richesse en azote se chiffre à environ 40 % de celle des *Fucus* et leur teneur en P2 O5 est très variable et parfois très faible (*L. Cloustoni* à 0,2 %). D'autre part, certaines Laminaires sont très chargées de mucus, lequel a un effet coagulant en terre argileuse. Eviter d'utiliser en particulier *L. Cloustoni* qu'en breton on appelle *melearn*. Les tiges de *melearn*, qui ont de 3 à 6 cm de diamètre, étaient autrefois ramassées, séchées au soleil pendant plusieurs semaines sur un lit de pierres sèches, puis abritées pour servir de combustible domestique. Seules les cendres étaient éparpillées sur la terre ou mélangées au fumier.

(1) « Les varechs employés comme engrais ». Librairie de la Maison Rustique.

Comparativement au fumier, un mélange d'algues fraîches de *Fucus vésiculeux*, de *Fucus dentelé* et de *Laminaire sucrée* donne un engrais qui, à égalité de poids avec le fumier, contient une fois et demie plus d'azote, quatre fois plus de potasse et un dosage presque égal d'acide phosphorique et de chaux.

Cet exposé succinct met en lumière l'intérêt de la cueillette qui permet d'abord de choisir les espèces intéressantes et d'éviter de ramasser des goémons lavés.

Par contre les algues d'échouage présentent un mélange tel, qu'il est impossible de faire un tri. Il faut tout emporter, la valeur de l'ensemble étant fonction des proportions des composants. Ce qui avait amené les riverains à préférer les goémons de telle grève où régulièrement les espèces intéressantes dominent, lorsqu'ils avaient le choix du lieu de ramassage.

Fort de ces renseignements, j'allais en canot cueillir du *Fucus serratus* pour l'enfouir au jardin. Au bout d'un an, cette algue n'était pas entièrement décomposée, on reconnaissait encore le thalle. Dans un terrain assez argileux, la terre au contact du *serratus* était granuleuse, friable, humide, toutes qualités qui font une bonne terre arable. La deuxième année, le goémon était devenu humus et indiscernable.

Ces mêmes algues fraîches étalées sur des zones d'herbes et aussi entre les pieds d'artichauts ou de choux ont un effet herbicide rapide et radical, très intéressant au printemps.

Ceci me ramène à des souvenirs lointains où je voyais les riverains couper des algues à la faucille, les ensacher et les porter à dos sur la falaise où elles étaient étendues et séchées. Leur choix se portait sur les *Fucus* et l'*Ascophyllum nodosum* qu'ils appelaient « bizinn du » et « bizinn tan » pour la raison sans doute bien simple qu'à l'état naturel ces algues contiennent la plus faible proportion d'eau. C'était un travail pénible et je pensais que ces pauvres gens se donnaient bien du mal. Aujourd'hui, je pense que leur procédé et leur choix ne souffrent aucune discussion. La méthode résultait d'observations et d'expérimentation nécessairement sommaires, mais elle était payante.

A une époque plus ancienne où la population ouessantine vivait en autarcie à peu près complète, où toute la terre cultivable était utilisée au maximum, les goémons ne devaient pas rester pourrir sur les grèves. Il semble même que les arrivées chaque jour renouvelées d'épaves ne suffisaient pas à la demande, ce qui motivait, je suppose, la coutume ainsi établie : chaque famille soucieuse d'obtenir du goémon, au jour désiré devait avoir un représentant sur la grève de bonne heure. Au lever du soleil on recensait le nombre des présents ; il était fait des goémons échoués de la veille et de la nuit un nombre de parts équivalent. Les lots étaient tirés au sort et dès l'attribution, chacun de s'affairer à les récupérer et les porter sur la falaise en terrain personnel.

A ce sujet, le plan cadastral dessiné vers 1840 présente cette particularité qu'en bordure de grève d'échouage et d'accès facile, il existe un nombre élevé de petites parcelles de quelques mètres carrés. D'autre part, les actes de partage ou de vente font mention assez souvent : d'un morceau de terre à sécher du goémon en haut de la grève de... parfois sans indication de contenance ou de voisinage ; ce qui prouve que ce terrain était bien connu, souvent fréquenté et qu'il avait pour son propriétaire malgré sa faible superficie une réelle valeur.

Actuellement, la cueillette du « bizinn bihan » (*Chondrus crispus*) a repris une certaine activité par suite des prix rémunérateurs. Cette récolte qui fut importante au début du siècle, compte tenu des surfaces restreintes à exploiter, avait été abandonnée au moment de la guerre 1914-18. Elle a repris depuis 1950 environ et atteint ces dernières années 40 à 60 tonnes d'algues séchées par an. Mais personne ne va plus cueillir des algues pour combustible ou engrais et les goémons d'épave pourrissent sur place en grosse quantité. Quelques particuliers font encore charroyer des goémons pour leurs jardins, mais ils prennent ce qu'ils ont devant eux, ce qui demande le moins d'effort de ramassage. Ils ont oublié ou négligé d'apprendre ce qu'apliquaient leurs ancêtres en la matière.

Paul MALGORN.